

Le témoignage de Sieva (Esteban Volkov)

Le mercredi 8 février 2006, Sieva (Esteban Volkov), petit-fils de Léon (Lev) Davidovitch Trotsky, de passage à Paris, a donné une conférence aux côtés des camarades Pierre Lambert et Jean-Jacques Marie. Devant une assistance attentive, il a livré son témoignage personnel sur les souvenirs de son grand-père, et plus particulièrement sur l'assassinat de Léon Trotsky, le 20 août 1940. C'est avec sa permission que nous publions ce témoignage.

Jean-Jacques Marie : Sieva (Esteban Volkov) est né en 1926 à Moscou. Il est le fils de Zinaïda (l'une des deux filles de Trotsky avec sa première femme Alexandra Sokolovskaïa) et de Platon Volkov, enseignant, membre du comité central du syndicat des enseignants et membre de l'Opposition de gauche.

Son père a été déporté en Sibérie, en 1928, dans les cohortes d'opposants qui s'appelaient "bolcheviks-léninistes". Il sera jugé par le collège militaire de la Cour suprême le 3 octobre 1936 et fusillé le lendemain, le 4 octobre, c'est-à-dire deux mois après le premier procès de Moscou.

La mère de Sieva, Zinaïda, a quitté l'URSS en 1931 pour se faire soigner. Elle a donc emmené Sieva avec elle. Elle est partie, après un séjour à Prinkipo, en Turquie, où était exilé Trotsky, recevoir des soins à Berlin et vivre avec son demi-frère, Léon Sedov, le fils de Trotsky et de sa deuxième femme, Natalia. Zinaïda s'est suicidée le 5 janvier 1933.

Sieva a vécu chez Léon Sedov, 26, rue Lacrosette, à Paris, jusqu'à l'assassinat de Léon Sedov, le 16 février 1938. Au même moment, d'ailleurs, Alexandra Sokolovskaïa était fusillée à Moscou, bien qu'un

historien russe prétende qu'elle a survécu et qu'elle a été libérée en 1991, parce qu'il a trouvé une homonyme et qu'on essaie ainsi de cacher l'exécution de cette femme.

Ensuite, Siéva est arrivé au Mexique, le 8 août 1939. Il a donc subi et vécu le premier attentat contre la maison où vivait Trotsky, le 24 mai 1940, et donc vécu un an auprès de son grand-père, jusqu'à son assassinat le 20 août 1940.

•
• •

Sieva (Esteban Volkov) : Pour moi, c'est une grande satisfaction d'être entouré par des camarades qui continuent à lutter pour les principes politiques de Léon Trotsky. Justement, nous sommes actuellement à Paris pour un documentaire qui est en train d'être tourné. Nous sommes allés dans la matinée au 26, rue de Lacrosette, le lieu où nous avons vécu, Léon Sedov avec Jeanne Martin, sa compagne, et moi-même.

J'ai un souvenir assez précis de cette époque. Je suis vraiment l'un de ceux qui

ont eu le plus de chance dans la famille, parce que personne de ma famille n'est arrivé à l'âge que j'ai actuellement. Toute la famille a été assassinée, exterminée par la dictature contre-révolutionnaire du stalinisme.

Heureusement, aujourd'hui, la vérité historique est en train de l'emporter, grâce aux historiens comme le camarade Jean-Jacques et d'autres, qui sont en train de reconstruire la mémoire assassinée, mutilée par le stalinisme.

C'était assez émouvant pour moi de retrouver ce lieu où j'ai vécu quand j'étais à Paris, de l'âge de 9 à 13 ans et demi. J'ai vu l'école primaire où j'étais scolarisé. Après cela, on a visité la clinique Mirabeau. C'est le lieu où Léon Sedov a sûrement été empoisonné par le Guépéou. Il y avait été amené à la suite d'une crise d'appendicite, par son faux ami, l'agent du Guépéou, Zborovski, dit "Étienne". Alors qu'il était en voie de récupération après son opération, sa situation s'est brusquement dégradée, et il a été l'objet d'une attaque fatale.

Je suis sorti de Russie en 1931 avec ma mère. La condition qu'avait fixée Staline pour sortir de Russie était qu'elle pouvait emmener seulement un de ses enfants. J'ai eu la chance d'être choisi par elle. J'étais le plus jeune, le plus petit, et c'est moi qui suis parti avec elle à Prinkipo, où vivait mon grand-père, Lev Davidovitch. J'ai eu la chance d'y retourner il y a quelques années pour revoir la maison. La construction est conservée, l'intérieur est tout à fait dévasté, on dirait qu'il a eu des bombardements. Mais l'extérieur de la maison est plus ou moins le même qu'à l'époque où mon grand-père y vivait. Le petit port de pêche n'a pas changé, la descente du jardin non plus. Mais Prinkipo n'est plus la même île. C'était une île assez déserte avec peu de maisons, et maintenant, c'est le lieu de résidence de toute la bourgeoisie d'Istanbul. On doit retourner là-bas pour le film qu'on est en train de tourner, mais il faudra d'abord voir si la maison existe. Car elle est en vente, il y a toujours le risque que quelqu'un l'achète et y fasse des changements.

A Prinkipo, j'ai connu les camarades Jean Van Heijenoort, Otto Schussler et Jan Frankel. Frankel est la personne avec qui

j'avais lié le plus d'amitié. Natalia, dans cette période, s'occupait beaucoup de moi. J'ai même, grâce à sa patience, appris à lire et à écrire en russe. D'après le témoignage de Van, je commençais même à parler un peu en turc.

Beaucoup de souvenirs me sont restés du moment où la maison a brûlé. C'était au milieu de la nuit, j'étais sorti de mon lit, de ma chambre, et je regardais ce spectacle dantesque, la maison entourée de flammes dans une nuit noire, des étincelles qui volaient. C'était impressionnant. Après cela, on a changé de domicile, on a quitté un moment l'île de Prinkipo pour s'installer à Kadikoy, sur la côte asiatique, provisoirement, en attendant que la maison soit réparée. Quant elle a été restaurée, nous y sommes revenus.

Je suis parti à Berlin avec Van à la fin de 1932, un an après le départ de ma mère, au moment où Hitler se préparait à prendre le pouvoir. Mais je suis resté très peu de temps avec ma mère. Un jour, tout à coup, Léon Sedov, mon oncle, est arrivé, et m'a pris sous son aile. Mais à ce moment-là, personne ne m'a informé du suicide de ma mère. Je ne l'ai appris qu'un an plus tard, alors que j'étais à Vienne.

A Vienne, l'entourage était agréable. C'étaient des socialistes, je vivais dans une petite pension pour jeunes, dirigée par des psychanalystes freudiens. J'y suis resté deux ans, jusqu'à ce que le camarade Frankel, l'un des collaborateurs de Trotsky, vienne me chercher. Il m'a emmené à Paris, où je suis resté avec Léon Sedov et sa compagne, Jeanne Martin, qui avait d'abord été la femme de Molinier.

Après la mort de Léon Sedov, nous avons d'abord vécu dans une chambre meublée, Jeanne et moi. Et après, nous sommes allés vivre avec Molinier, qui alors était marié avec une camarade roumaine, ou bulgare, qui s'appelait Véra Lanis. Ce séjour avec Jeanne n'était pas très joyeux, c'était une femme blessée, très déprimée, que la mort de Liova (Léon Sedov) avait empli de douleur et de tristesse. Et elle avait un caractère assez difficile. C'était une femme très rigide, avec des idées parfois absurdes, d'une autre époque. Pour elle, un enfant devait se coucher à 8 h 30 le soir, pas une minute plus tard, ne devait pas manger de la moutarde ni du

vinaigre, car elle déclarait que c'était mauvais pour lui, il devait porter des chaussures hautes, sinon ses chevilles pouvaient s'abîmer... C'était vraiment un supplice de vivre avec cette femme !

Quand Léon Sedov est mort, Jeanne a gardé son pyjama ensanglanté dans une petite valise au-dessus d'une armoire. A la mort de Léon Sedov, l'appartement où nous vivions avait été scellé par la police. Toutes nos affaires sont restées là-bas, les livres, le linge, mes jouets. On est resté simplement avec les affaires que l'on avait sur nous.

ARRIVÉE AU MEXIQUE

Après la mort de Léon Sedov, il y a eu un problème avec Jeanne : elle voulait me retenir avec elle, alors que Trotsky voulait me prendre auprès de lui. Mon grand-père a dû engager des procès, des procédures judiciaires pour assurer l'autorité paternelle sur moi. Jeanne m'avait envoyé en hiver dans le Jura avec une amie qui avait une auberge pour jeunes. Là, je suis tombé malade. J'avais la diphtérie, cela a duré un ou deux mois. Et un jour, tout à coup, on m'a annoncé que quelqu'un venait me voir. C'était Marguerite et un ami avocat qui venaient avec un ordre judiciaire, et je suis parti avec eux en voiture. Nous avons traversé des forêts pleines de neige, restant une nuit dans une petite auberge en pleine forêt au bord de la route.

C'est alors qu'a commencé mon voyage pour le Mexique. Mais cela a pris du temps. Je suis resté plusieurs mois chez des amis dans la banlieue parisienne, à moitié caché, jusqu'à ce qu'on ait obtenu le visa et les papiers nécessaires. Finalement, nous sommes partis pour Le Havre, et de là nous avons pris le bateau, lequel, après un arrêt au port de Southampton tard dans la nuit, est reparti pour New York. C'était en 1939, au moment où se tenait la foire mondiale à New York. Nous sommes restés quelque temps dans l'appartement de Ruth Ageloff, la sœur de Sylvia Ageloff, la jeune femme qui avait été séduite par Ramon Mercader (alias Frank Jackson), le futur assassin de Lev Davidovitch. De là, on a pris le train pour le Mexique et nous sommes arrivés à la gare de Mexico.

C'est le jeune secrétaire et garde de Trotsky, Jean Van Heijenoort, qui est venu nous chercher. Après un long trajet dans une vieille Ford, nous sommes arrivés à la maison, rue Viena, à Coyoacan.

Cela a été un grand changement dans ma vie, un changement total. C'était un autre monde pour un garçon comme moi. J'avais alors 13 ans et demi. C'était un lieu plein de vie, plein de chaleur humaine. Mon grand-père et Natalia étaient entourés d'un groupe de jeunes camarades, il y avait des Américains, un Allemand et un Français. C'était une famille, une grande famille. Ce n'étaient pas des gardes professionnels, c'étaient des camarades, des collaborateurs qui venaient de leur propre volonté, qui n'avaient pas de salaire. On leur donnait un peu d'argent de poche pour le dimanche, pour sortir, acheter des cigarettes. C'étaient des vrais camarades, mais qui, à leur arrivée au Mexique, n'avaient aucune idée de l'usage d'un revolver et peu de connaissances des mesures de sécurité. Le stalinisme, lui, multipliait les campagnes de calomnies. Les insultes étaient continuelles et violentes dans leurs journaux. D'ailleurs, peu de gens lisaient ces journaux, mais l'argent ne cessait d'arriver du Kremlin. A l'heure actuelle, grâce aux documents de VENONA (1), du gouvernement nord-américain, on en connaît beaucoup plus sur les liens et les mécanismes par lesquels arrivaient l'argent et les gens chargés de préparer l'assassinat de Lev Davidovitch. L'un d'eux était Vicente Lombardo Toledano. C'était l'un des leaders syndicaux les plus importants du Mexique, de la Confédération des travailleurs mexicains (CTM). C'était l'un des plus grands calomnieurs de Trotsky. Il recevait l'argent, via la stalinienne Kathy Harris, des États-Unis.

PREMIER ATTENTAT

La campagne de calomnies s'intensifia beaucoup au début de l'année 1939. Trotsky, qui n'avait jamais abandonné son grand sens de l'humour, disait : il semble

(1) Programme de renseignement américano-britannique de décryptage des agences de renseignement soviétiques.

que les journalistes sont sur le point de changer la plume pour la mitrailleuse. Et effectivement, le 24 mai, à 4 heures du matin, la maison fut prise d'assaut par un groupe de 20 à 25 pistoleros, commandés par le peintre David Alfaro Siqueiros, un stalinien qui avait participé à la guerre civile espagnole. Un groupe se mit derrière un grand arbre, d'où il put établir un rideau de feu face aux chambres des camarades, des gardes. Et trois autres groupes allèrent vers la chambre de Trotsky, qui avait deux portes et une porte-fenêtre donnant sur le jardin. Et de ces trois directions, ils arrosèrent la chambre de balles, avec des Thomson 45. Je dormais dans la chambre à côté et je fus réveillé par quelqu'un qui poussait la porte du jardin. Au début, je pensais que c'était un camarade, parce que je ne pouvais pas m'imaginer que quelqu'un de l'extérieur pouvait pénétrer chez nous. Mais après quelques secondes, je me suis rendu compte que ce n'étaient pas des camarades, mais des assaillants. Ce moment m'a paru éternel, des coups de feu, l'odeur de la poudre... Une balle me frôla, égratignant mon gros orteil. Et finalement, il y a eu un silence, j'ai eu l'impression que mes grands-parents n'étaient plus vivants.

Après cela, quelqu'un entra de nouveau et j'entendis le mot bombe. A ce moment-là, je sortis de ma cachette — j'étais sous le lit, dans un coin — et j'ai sauté à toute vitesse vers le jardin. Je craignais que la maison ne vole en morceaux. Mais heureusement, ce n'étaient pas des bombes explosives, c'étaient des bombes incendiaires qui commençaient à provoquer un incendie dans la chambre. L'idée de ces staliens, c'était certainement de brûler les archives. Après cela, il y a eu un grand silence. Quand je bondis dans le jardin, je faillis même entrer en collision avec un des assaillants qui partait à toute vitesse. Pour mon grand-père, l'intention de brûler les archives mettait en cause sans aucun doute possible Staline comme commanditaire de l'attentat.

Puis, je traversais la bibliothèque et la salle à manger. Je suis sorti par derrière, vers la chambre des gardes, et je suis entré dans la chambre de Harold Robbins. Quelques minutes après, on entendit la voix du grand-père, pleine de vie et de joie d'avoir survécu à cet attentat. Toute la maison

était autour de lui pour faire des commentaires.

C'était le caractère de Lev Davidovitch. Il sortait de cet attentat comme si rien ne s'était passé. Quand il raconta ce qui venait de se passer au chef de la police, Salazar, ce dernier, au début, n'a pas cru qu'il y avait eu un attentat.

Alors, quand le PC mexicain lança la version selon laquelle cet attentat avait été un faux attentat, ce qu'il appelait un "*auto-attentat*", la police est tombée dans le piège. Ils avaient vu Trotsky tellement tranquille, sans aucune émotion, ils ne pouvaient pas croire qu'il avait été au bord de perdre sa vie.

On s'est rendu compte qu'il manquait le camarade qui était de garde, le jeune Américain Sheldon Harte. Aujourd'hui, nous savons que c'était un agent infiltré dans la maison, que c'était un stalinien. On connaît la facilité avec laquelle le Guépéou, le PC, ont pu infiltrer des agents dans les rangs trotskystes. Nous étions très naïfs. Zborowski, connu sous le nom d'Etienne, était l'ami le plus proche de Léon Sedov. Quant à Lola Estrine — aussi amie d'Etienne et de Sedov — et le rôle qu'elle a joué, on ne le connaît pas très bien. C'est encore un mystère qu'il faut résoudre.

Ce Sheldon Harte est entré dans la maison recommandé par le SWP, le parti américain. C'était un jeune de 25 ans. Moi, je le trouvais très nerveux. La secrétaire de mon grand-père, une Russe de bonne présence, qui s'appelait Fanny Yanovitch, qui d'après ses souvenirs recevait parfois entre les lignes quelques poèmes de mon grand-père, racontait que souvent elle empruntait la plume de Sheldon Harte et que la veille de l'attentat, il a réclamé qu'elle lui rende sa plume d'une manière vraiment trop insistante. Elle disait aussi que Harte ne cessait de lui demander des informations sur le livre que Lev Davidovitch écrivait sur Staline, où en était le livre, comment il avançait, s'il était déjà prêt d'être fini.

Il a été prouvé que Sheldon Harte était un agent infiltré. C'est lui qui a ouvert la porte. Mais il y a aussi des contradictions au sujet de son rôle pour ouvrir la porte. Jake Cooper, un camarade américain qui était dans la même chambre que lui, un ancien teamster (membre du syndicat des

camionneurs à Minneapolis), disait : *“Sheldon m’a sauvé la vie. Parce que la garde de cette nuit, c’était la mienne. Mais j’ai eu un problème de santé, j’avais mal à l’estomac, et alors Sheldon m’avait relevé.”*

Mais Sheldon Harte a été assassiné. Ce qui semble le plus logique, quand on connaît le Guépéou, c’est qu’il a été utilisé comme bouc émissaire.

Pour sauver leur image devant Staline, après un échec comme celui qu’ils avaient subi, il fallait trouver quelque coupable. Ce jeune Américain était le mieux indiqué.

Vous connaissez sans doute le film de Joseph Losey sur l’assassinat de Trotsky. Le script venait de sources staliniennes qui tentaient de valider la version inventée par le Guépéou : Mercader aurait été un trotskyste déçu par Trotsky, désespéré.

Et en plus, ils prétendaient que Sheldon Harte avait finalement été recruté par Trotsky et que l’attentat avait été manqué parce que Trotsky en avait été averti et n’avait pas dormi dans la chambre mais au sous-sol, en laissant son petit-fils dans la maison, exposé aux balles !

C’est intéressant, le mécanisme du stalinisme. Il est très probable que Sheldon Harte a été choisi comme bouc émissaire pour sauver l’image du peintre Siqueiros, celui qui a dirigé l’attentat.

On raconte pas mal d’erreurs sur la maison de Coyoacan. On raconte que c’était une forteresse, ce qui est tout à fait faux. C’était une maison normale, seulement les murs étaient un peu plus hauts et toutes les constructions qui ont été faites furent effectuées après le premier attentat.

Après le premier attentat, les camarades américains ont fait une collecte de fonds pour faire des travaux de fortification dans la maison.

Des postes de garde furent fabriqués sur les toits, aux fenêtres furent installés des volets en fer, aux portes intérieures de la chambre aussi.

C’est-à-dire qu’un attentat de la même nature que celui du 24 mai aurait été beaucoup plus difficile à réaliser.

Mais Trotsky disait que le prochain attentat ne serait pas de même nature, qu’il viendrait d’une autre manière. Chaque matin, il répétait à Natalia, quand elle ou-

vrait la fenêtre : *“Natalia, ils nous ont donné un jour de vie en plus.”*

UNE DES TÂCHES PRIMORDIALES DE STALINE

Juste après l’attentat final de Mercader, celui qui tua Trotsky, la première chose que mon grand-père indiqua quand Natalia s’approcha près de lui fut : *“Jackson”*, indiquant avec ce seul mot que c’est par là qu’était venu l’attentat que nous attendions. Comme nous le savons, le Guépéou avait entrepris plusieurs plans d’assassinats en même temps. Si l’un d’eux ne marchait pas, automatiquement ils mettaient l’autre en action. Ce Mercader avait réussi à séduire Sylvia Ageloff, une militante un peu naïve du SWP. Comme on l’a su récemment dans les livres qui ont été publiés, ceux de Volkogonov, par exemple, Staline avait vraiment peur de Trotsky, de la clarté avec laquelle Trotsky dénonçait tous ses crimes, toutes ses trahisons. Une des tâches primordiales de Staline était l’assassinat de Trotsky. Toutes les ressources, les meilleurs agents, tous les moyens furent rassemblés pour le supprimer.

Un jour soudain, Jackson déclare à Sylvia Ageloff que son patron va l’envoyer en Amérique et qu’il devait travailler au Mexique, comme par hasard. Sylvia était en très bons termes avec tous les camarades de la maison. Jackson, qui l’accompagnait, restait un peu à l’écart et ne manifestait aucun intérêt pour la politique. Mais il commençait à cultiver l’amitié avec les camarades, mais pas avec Trotsky ni Natalia. Il invitait les camarades à manger en ville, à Mexico... Quand il partait en voyage, il laissait sa voiture. Quand Marguerite et Alfred Rosmer retournèrent en France, ils devaient prendre le bateau à Veracruz, qui est à 400 km de Mexico, et c’est lui qui les emmena à Veracruz, et il semble que Natalia les accompagna. Parfois aussi, il nous invitait à des pique-niques dans les alentours de Mexico. Il faisait des cadeaux. Mais il ne cherchait pas à établir une relation personnelle avec Trotsky ; c’était une manière assez habile pour ne pas éveiller de soupçons et la curiosité des camarades.

Mais soudain, à la suite des divergences apparues dans le parti américain au sujet de la défense de l'URSS (débat dans lequel Sylvia était dans la minorité, c'est-à-dire dans le groupe de Max Shachtmann, qui était contre la défense de l'URSS et disait qu'il n'y avait absolument rien à défendre en URSS), Jackson, qui apparemment n'avait jamais éprouvé le moindre intérêt pour la politique, manifesta soudainement un intérêt pour cette polémique et fit savoir que contrairement à Sylvia, il appuyait la défense de l'URSS, et que, à ce sujet, il avait écrit un petit article, et demanda par l'intermédiaire des camarades que Trotsky le lise pour recevoir son opinion et ses conseils. Mon grand-père tomba dans ce piège.

Après tout, c'était un sympathisant généreux qui aidait tous les camarades, qui montrait beaucoup d'attention. Et puis, outre cela, Lev Davidovitch se dit qu'il avait peut-être la possibilité de gagner un nouveau membre pour le parti. Alors, il accepta.

LE 20 AOÛT 1940...

Jackson lui rendit deux visites ; lors de la première, il ne se passa rien. Ce fut seulement une répétition, un essai. Quelques jours après, il revint avec l'article plus ou moins corrigé sur les indications de mon grand-père, à qui l'article ne paraissait pas extraordinaire : c'était un article assez médiocre, confus. Pourtant, il fit de son mieux pour conseiller Jackson. Mais la deuxième visite ne fut pas un essai, ce fut pour accomplir l'attentat quelques minutes après être entré dans le bureau. Un cri terrible secoua la maison et Natalia courut tout de suite dans le bureau et trouva mon grand-père devant la porte, debout, ensanglanté. Elle le coucha dans la salle à manger, les camarades vinrent. Tout de suite, quelques-uns se jetèrent sur Jackson, le camarade Joe Hansen se cassa la main du coup de poing qu'il lui donna. Et Trotsky, qui écoutait le combat qui avait lieu dans le bureau d'à côté, arriva encore à dire : "Non, non, ils ne doivent pas le tuer. Il doit parler."

Je suis arrivé cinq à dix minutes après l'attentat. Je revenais de l'école par une

longue rue. Et à deux trois pâtés de maison, j'ai senti que quelque chose d'étrange venait d'arriver. Je voyais une voiture garée à la moitié de la rue, des policiers devant la porte ouverte. J'ai eu le pressentiment que cette fois les choses n'allaient pas être les mêmes. Nous n'allions pas avoir la même chance que la première fois.

Effectivement, quand j'entrai dans le jardin, je trouvai Harold Robbins, un des gardes, son revolver dans la main, très nerveux. Je lui demandai : qu'est-ce qu'il s'est passé ? Il m'a simplement répondu, en s'exclamant : "*Jackson, Jackson !*"

Traversant rapidement le jardin, j'aperçus au fond d'un couloir une personne avec le visage en sang, escorté par les policiers, qui gémissait comme un animal, se comportant comme une véritable loque humaine : c'était Jackson-Mercader. Quel contraste avec les révolutionnaires qui tombaient sous les balles du Guépéou à Vorkouta, Magadan ou dans la Kolyma en chantant *L'Internationale* et aux cris de : "*Vive Lénine et Trotsky !*"

Je me rendis à travers le jardin vers la bibliothèque. Mon grand-père était dans la chambre d'à côté. Il indiqua aux camarades de ne pas me laisser rentrer : "*Sieva ne doit pas voir cette scène.*" Je n'ai jamais oublié ce geste tellement humain, au moment où il est blessé à mort, pensant aux conséquences que cette scène pouvait avoir sur un enfant. Après cela, il fut emmené à l'hôpital. Il fut opéré.

"JE SUIS CERTAIN DE LA VICTOIRE DE LA IV^e INTERNATIONALE"

A Joe Hansen, ses derniers mots furent : "*Je suis certain de la victoire de la IV^e Internationale.*" Après quoi, il exprima son amour et sa tendresse pour Natalia et lui dit : "*Je pense que cette fois-ci, ça va être fini.*" Il lui indiquait que son cœur n'allait pas résister. Puis, la vie lui échappa. Ce fut l'assassinat de Trotsky.

Mais l'histoire nous le prouve : Trotsky continue d'être vivant. Grâce aux trotskystes, aux historiens, l'histoire est en train de se rétablir. Le stalinisme est dans les poubelles de l'histoire, heureusement, et le chemin vers le socialisme est ouvert.

C'est la tâche du parti révolutionnaire de reprendre ce chemin qui avait été barré, rempli de décombres par le stalinisme. Mais heureusement, il est en train de se rouvrir. Chaque jour, nous voyons que la cause du socialisme est plus nécessaire que jamais et que le capitalisme à bout de souffle est entré dans une étape de décadence dangereuse, il est en train de détruire le merveilleux oasis que nous avons dans l'univers, dans l'espace. La tâche des révolutionnaires est justement de continuer la lutte de Trotsky. Je me félicite que des camarades continuent le combat de Lev Davidovitch contre le capitalisme.

Un écrivain reprochait à Trotsky d'avoir formé la IV^e Internationale, je suis tout à fait en désaccord avec lui. Cela a été une extraordinaire université du marxisme et de la lutte révolutionnaire, même si les moments historiques ne correspondent pas à des éclosions, ni des triomphes révolutionnaires, il faut préparer les camarades, les révolutionnaires pour la lutte, pour continuer le chemin. L'histoire a son propre rythme et les choses ne vont pas aussi vite que l'on voudrait. C'est l'histoire. L'important, c'est de conserver la théorie révolutionnaire et continuer dans la lutte, et ne pas perdre le chemin.

Enfin, je voudrais parler de l'image de Trotsky tel que je l'ai connu à Mexico. Il y a beaucoup de fausses images de Trotsky, qui le présentent comme un individu très strict, genre militaire. Non, c'était un être humain, plein de vie, plein de joie, plein de chaleur, avec un grand sens de l'humour. Et surtout, un grand amour pour le travail humain. Il n'admettait pas de hiérarchie. Je me souviens que dans la maison, un jour, il y a eu un problème d'obstruction sanitaire dans un égout. Et le premier à prendre la pioche, c'était lui.

Quand on allait pique-niquer parfois les dimanches, il aimait collecter des cactus. Ces plantes symbolisent la résistance aux conditions les plus difficiles de la nature. Quand il n'y a pas d'eau, que la chaleur est immense, ce sont des plantes qui survivent dans ces conditions. C'est peut-être pour cela qu'il avait une grande admiration, un grand amour pour les cactus. Surtout que c'est au Mexique qu'il y a la plus grande variété de ces plantes. C'est vraiment merveilleux. On voit l'adaptation de la vie dans des conditions extrêmes.

Dans la maison, il donnait beaucoup d'importance à l'éducation des camarades. Il y avait toujours des séances dans le bureau, à la fin de la journée, où il discutait de tous les problèmes avec les camarades. Il avait un extraordinaire sens de l'humour. Il s'intéressait à la situation des camarades, à leur état de santé... Trotsky était la nature humaine. Une grande joie de vivre, malgré la situation difficile dans laquelle on était, un esprit de combat. Mais il était très strict sur la question de la discipline et du respect du travail, très strict.

Je me souviens d'un incident. Un jour, Sheldon Harte (celui qui sera kidnappé le matin de l'attentat) avait laissé par maladresse la porte sur la rue ouverte, un moment, quelques minutes. Et Trotsky l'appela et lui dit : *«Ça, c'est un oubli impardonnable, Sheldon, et vous pouvez être la première victime de cet oubli.»* C'était la personnalité de Trotsky.

RÉTABLIR LA VÉRITÉ, EFFACER LES MENSONGES

Un des gardes me racontait que lorsque mon grand-père les voyait parler avec moi, il leur demandait de ne pas me parler de politique. Mon intérêt personnel a plutôt été scientifique. On l'a vu également avec son fils, Serge, le plus jeune. Il n'était pas lié à la politique, c'était plus un ingénieur dans l'industrie. Et moi, je suis chimiste. Mon rôle, c'est plutôt d'être un témoin historique, de rétablir la vérité, d'effacer tous les mensonges, toutes les falsifications monstrueuses du stalinisme. Mon rôle, c'est de dénoncer un crime aussi sévère, aussi impardonnable que l'assassinat des révolutionnaires, que la tentative de détruire la mémoire de l'humanité, qui est aussi un crime contre l'avenir, contre le progrès, c'est un crime abominable.

Il y a eu plusieurs films, en particulier celui d'Alain Dugrand, un film historique assez bien fait. Après, il y a eu un trotskyste américain, Dave Weiss, qui vient de mourir d'ailleurs, qui a filmé pendant dix ou quinze ans, mais jamais il n'a rien fini. Il a laissé beaucoup de matériaux. Il serait intéressant de finir l'œuvre qu'il n'a pas terminée.

Au Mexique, nous venons de finir un documentaire qui s'appelle *Trotsky et le Mexique, deux révolutions du XX^e siècle*. Naturellement, le personnage central est Trotsky, qui correspond à la révolution russe. C'est fait par le cinéaste argentin Adolfo Garcia Videla, un sympathisant trotskyste. C'est un assez bon documentaire. Actuellement, on tourne un autre documentaire sur moi, le petit-fils, sur mes souvenirs de Paris, puis de Prinkipo, puis du Mexique lié à Léon Trotsky.

Il faut aussi dire quelques mots sur le film de Losey, qui, heureusement, est un film raté, parce que l'objet de ce film était de discréditer Trotsky. Le script venait de sources stalinienne et tâchait de présenter l'assassinat de manière fausse, comme une décision d'un trotskyste déçu contre Trotsky. C'est en fait une version tirée des procès de Moscou. Heureusement, Losey n'a pas réussi, parce que nous avons engagé une bagarre, une lutte acharnée contre lui ; nous avons menacé de dénoncer publiquement sa tentative de falsifier des faits historiques.

Ce film, reprenant la tentative de Staline de falsifier l'histoire, avait un antécédent assez curieux. Quelques années auparavant, l'avocat Adolfo Zamora (proche ami de mon grand-père, qui, à la demande de Lev Davidovitch, est devenu mon tuteur légal) nous a expliqué le rôle de l'ambassade d'URSS peu après l'assassinat. Le procureur général du Mexique, José Aguilar y Maya, a dit à Zamora, son ami personnel, que l'ambassadeur soviétique à Mexico, Constantin Oumanski, avait pris contact avec lui et lui a offert de l'argent pour que la justice mexicaine accepte la version du Guépéou, à savoir : Jackson

n'avait pas tué Trotsky en le frappant par derrière, mais à la suite d'une lutte au corps à corps. Mais Oumanski n'a pas réussi à le faire ; Aguilar y Maya a refusé l'argent. Peu après, Oumanski a été destitué de son poste au Mexique et transféré au Costa Rica. Chose étrange : quelques semaines après, l'avion dans lequel l'ambassadeur repartait au Costa Rica pour son nouveau poste a explosé quasiment au décollage. Coïncidence ?

Enfin, des gens sont venus nous voir pour nous proposer d'assassiner Jackson-Mercader. Un fabricant de fausse monnaie, San Pietro, qui était dans une cellule voisine de celle de Mercader, se proposait de l'éliminer. Une autre fois, c'était un policier, gardien dans la prison, qui offrit moyennant paiement d'éliminer Mercader. Nous avons déclaré à la presse toutes ces tentatives, parce que nous pensions que c'était le même Guépéou qui voulait se débarrasser de Mercader pour ensuite se décharger de ce crime sur nous.

Pour Lev Davidovitch, la mort n'était pas un problème. Il savait que c'était une issue de la lutte. Il disait (je pense qu'il a dit cela à un écrivain français, André Malraux) : *“Quand un homme accomplit sa tâche dans la vie, mourir ce n'est pas un problème.”* Trotsky n'était pas un homme à mourir de vieillesse dans un lit. Il est tombé au combat, dans une tranchée de la révolution.

Sans être membre de votre groupe, vous pouvez publier mon témoignage, car mon “leitmotiv” a toujours été d'être en bons termes avec tous les groupes qui continuent la lutte entreprise par Léon Trotsky, et surtout de rétablir la vérité historique.